

### Gilles MERMINOD, *Histoire d'une nouvelle. Pratiques narratives en salles de rédaction*

Bruxelles, De Boeck, coll. Culture et communication 2019, 310 pages

Alexandre Eyries

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24793>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.24793](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24793)

ISSN : 2259-8901

#### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 697-699

ISBN : 978-2-8143-0602-8

ISSN : 1633-5961

#### Référence électronique

Alexandre Eyries, « Gilles MERMINOD, *Histoire d'une nouvelle. Pratiques narratives en salles de rédaction* », *Questions de communication* [En ligne], 38 | 2020, mis en ligne le 23 juillet 2021, consulté le 20 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24793> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24793>

---



des questions initiées et visibilisées par les habitants eux-mêmes » (p. 78). Par le biais de ces instances participatives, sont décrites les actions collectives : celles de type « nymbiste » ainsi que celles attrait à la capacité des habitants à mobiliser des corps d'experts en cas de nuisances (p. 80). Les auteurs, sans ignorer la limite participative de ces instances – en référence à l'asymétrie des échanges entre habitants, experts et élus, mais aussi du point de vue de leur capacité à mobiliser un grand nombre d'habitants aux capitaux culturels et sociaux divers –, montrent que « les conseils de quartiers comme les autres collectifs mentionnés demeurent des instruments relativement démocratiques offrant aux habitants du pavillonnaire qui le désirent la possibilité de participer et d'œuvrer collectivement dans l'intérêt du lieu de vie dans lequel ils se sont établis et, souvent, ancrés » (p. 81). Enfin, un dernier type de dispositif faisant appel au collectif est mentionné : les initiatives dont la vocation est plutôt d'ordre sécuritaire. Peut-être plus typiques des zones pavillonnaires, ces initiatives (comme « Participation citoyenne » ou « Voisins vigilants ») sont à la fois l'expression d'une volonté de faire collectif en même temps qu'elles disent aussi la nécessité de façonner un lien, pas toujours spontané, par le biais d'une plateforme numérique. La dernière partie du chapitre est consacrée aux formes collectives dans le champ de la production et de la consommation (jardins partagés, élaboration de circuits-courts localisés, etc.). Ces différentes instances collectives informent donc le lecteur sur la capacité des zones pavillonnaires à voir émerger des initiatives participatives, même si celles relatives à la consommation alternative auraient pu être exposées dès le chapitre III, où le lecteur découvre que développement durable et vie pavillonnaire ne doivent pas se penser exclusivement en opposition. On retient donc que « toutes les initiatives et autres formes d'action collective [...] font état d'une vie sociale importante dans les quartiers pavillonnaires où, si l'entre-soi peut exister, il n'est ni généralisé ni synonyme d'individualisme » (p. 85).

À la lumière des enseignements dépeints tout au long des cinq chapitres, les auteurs concluent que les habitants du pavillonnaire, s'ils présentent des comportements analogues, ne sont pas pour autant identiques en tous points (p. 86). Pour dire cette subtilité, ils proposent de parler de « parentés pavillonnaires » (p. 87), expression qui « a l'avantage de pouvoir conceptualiser ce qu'est l'habitant pavillonnaire et, partant, son mode de vie, tout en n'écrasant pas les différences de parcours de vie, de revenus, d'accessibilité aux services publics, ou encore de vie familiale... ». En présentant de façon pédagogique les enjeux contemporains de la question

pavillonnaire et en insistant sur l'existence de « plusieurs conditions pavillonnaires » (p. 87), les auteurs offrent au lecteur, même novice, une synthèse concise et éclairante. Parce que l'ouvrage se veut pédagogique – et parvient d'ailleurs à l'être –, quelques répétitions sont à déplorer. Mais cette faiblesse fait aussi sa force didactique : chaque chapitre, puisqu'organisé autour d'une thématique, peut se lire de façon autonome. Aussi, la bibliographie à la fois synthétique et complète permettra au lecteur de se familiariser avec les références incontournables du champ, à la lumière des travaux d'H. Raymond, fondateurs et incontournables sur la question, largement – peut-être parfois de manière excessive ? – mobilisés. Au vu de la qualité synthétique de l'argumentaire, sans que soit sacrifiée l'exposition des débats plus contemporains sur la question pavillonnaire, cet ouvrage devrait trouver un auditoire large, tant parmi le corps étudiant sensible aux questions territoriales qu'auprès des lecteurs plus confirmés – acteurs de terrain, chercheurs – souhaitant disposer d'une synthèse thématique sur le sujet. Si la focale est faite sur la banlieue et les zones périurbaines résidentielles proches et éloignées, la lecture de cet ouvrage met en lumière des interrogations qui concernent aussi les espaces ruraux ou semi-ruraux. Sans aucun doute, les questionnements et résultats présentés pourraient fournir une première grille d'analyse qu'il conviendrait d'enrichir par des travaux empiriques déployés dans ces espaces trop souvent délaissés par la sociologie des territoires.

Elsa Martin

Université de Lorraine, 2L2S, F-54000 Nancy, France  
elsa.martin[at]univ-lorraine.fr

Gilles MERMINOD, *Histoire d'une nouvelle. Pratiques narratives en salles de rédaction*

Bruxelles, De Boeck, Culture et communication 2019, 310 pages

Dans un monde hyperconnecté en proie aux *fake news* et plus largement aux faits et événements alternatifs tels qu'on peut les retrouver sur les réseaux sociaux numériques, les citoyens ne peuvent hélas que constater que l'information a une propension certaine à se paupériser et à se standardiser (il n'y a qu'à regarder la télévision à l'heure des grandes messes médiatiques que sont les journaux télévisés de 20 heures en France et dans le monde pour constater l'uniformisation des uns desdits journaux sur les principales chaînes publiques et privées, ainsi que la standardisation de la structuration des informations et leur déroulé dans les différentes éditions de 13 heures et de 20 heures), voire à tendre vers la désinformation

et la propagande d'État. Pour des individus fortement consommateurs d'informations en tout genre, il est souvent difficile de distinguer le vrai du faux, le possible de l'exact, le vraisemblable du plausible, tout autant que de savoir comme une information est construite collégialement par les journalistes dans le secret des salles de rédaction.

Dans cet ouvrage paru en octobre 2019, le chercheur suisse en sciences du langage Gilles Merminod se propose de suivre méticuleusement les différentes étapes de la fabrication d'une nouvelle télévisée portant sur un événement tragique et inattendu (en l'occurrence une catastrophe aérienne). L'auteur remonte patiemment la piste des pratiques narratives qui ont été nécessaires pour parvenir au produit fini qu'est la narration télévisée.

Dans l'introduction de son ouvrage (p. 13-21), G. Merminod explicite l'objet de sa recherche et la méthodologie retenue qui a pour « objectif de décrire et d'expliquer de manière systématique ce que signifie raconter dans une telle situation, sans que ne soit écrasée la diversité des réalisations formelles et des conceptions socio-culturelles qui lui sont associées. Pour ce faire, doté d'un appareil analytique qui emprunte à la (socio)linguistique, à la narratologie et à l'analyse du discours et de l'interaction, nous suivons la trajectoire d'une histoire, de son évocation en réunion éditoriale jusqu'à sa télédiffusion » (p. 13). L'information est ainsi construite collégialement, elle circule de journaliste en journaliste en salle de rédaction, et fait l'objet de nombreuses interactions entre les différents salariés de l'organe d'information. Au gré de cette trajectoire rythmée par les phases de production de la nouvelle, « nous saisissons comment un ensemble de documents textuels et audio-visuels est transformé en un artefact narratif qui – bien plus que de simplement relater le déroulement d'un événement inattendu – l'ancre dans l'expérience à la fois singulière et collective des personnes l'ayant vécu, jusqu'à en dramatiser certains aspects, aux limites de la factualité » (p. 13).

Rappelant la prééminence des études narratologiques dans l'appréhension des pratiques narratives conduisant à la fabrication d'une information télévisée, l'auteur souligne également la présence nombreuse de travaux portant sur le journalisme narratif et l'organisation textuelle des articles journalistiques, mais à sa connaissance rien n'a jamais été fait auparavant sur la production d'une nouvelle relatant un drame

survenu à l'étranger à partir de sources externes de seconde main.

Dans le chapitre I (p. 25-46), G. Merminod donne à voir la narrativité propre aux événements tragiques pouvant survenir à n'importe quel endroit du monde et imposer aux membres d'une rédaction journalistique un traitement spécifique : « Un accident d'avion, tout comme un incendie, un crime ou une catastrophe naturelle, fait partie de ces événements qui appellent à raconter, non seulement pour en rapporter le déroulement et "donner à l'exceptionnel et à l'inhabituel une forme compréhensible" [...] mais également pour émouvoir le public par la mise en scène d'expériences humaines malheureuses, l'emploi de documents visuels et audio-visuels exacerbant cette dernière dimension » (p. 25). En effet, lorsque la nouvelle (en l'occurrence celle d'un accident d'avion survenu en Indonésie en mars 2007) parvient sur l'écran du téléspectateur, elle est passée préalablement par un grand nombre d'étapes et de micro-actes préparatoires survenant avant la diffusion elle-même. Dans le cadre de l'écosystème médiatique particulier qu'est la télévision, la fabrication de la relation narrative d'un événement tragique nécessite une mobilisation multimodale de multiples ressources différentes : « Ressources verbales et visuelles se trouvent ici dans une relation de complémentarité. Il y a articulation de ces ressources pour dire et montrer l'événement [...]. L'oral et l'écrit permettent d'une part de dénommer l'événement (accident aérien, crash) et de le situer : en le localisant spatialement (en Indonésie) et temporellement (par écrit, au moyen d'un repère temporel absolu : 7 mars 2007 ; par oral, en le plaçant dans une chaîne d'événements similaires : nouvel accident). Quant à l'image vidéo, elle donne à voir la carcasse fumante d'un avion dans un champ. De cette façon, elle a pour fonction de marquer l'authenticité de l'événement annoncé » (p. 28-29).

Dans le chapitre II (p. 47-80), G. Merminod souligne que la nouvelle d'un accident tragique constitue un moment parmi d'autres dans une chaîne diachronique de discours, un moment qui suppose des moments antérieurs et dans lequel des moments ultérieurs sont déjà envisagés : « Comme toute performance communicative, elle s'ancre dans des trajectoires à la fois individuelles et collectives, redevables de la circulation des signes, des discours et des modèles communicatifs dans le temps et l'espace » (p. 47).

L'objectif annoncé par l'auteur au début du second chapitre est de suivre la trajectoire complète d'une histoire : de son entrée en salle de rédaction, des

interactions qui se nouent à son propos jusqu'à sa télédiffusion qui est l'ultime phase de ce processus complexe. L'auteur d'*Histoire d'une nouvelle* définit et justifie son approche théorique et sa démarche méthodologique au nom d'une vertu heuristique forte. Pour analyser précisément le fonctionnement des pratiques narratives en jeu lorsque l'on rend compte d'un événement inattendu, il est nécessaire de décrire tout à la fois l'accomplissement de la performance narrative et la représentation sémiotique à laquelle elle procède. Pour ce faire, il s'agit de distinguer l'acte de narration en temps réel, *the telling*, du texte narratif, *the tale*, en d'autres termes l'activité narrative et le produit de l'activité sont différenciés : « Pour éviter toute confusion avec d'autres traditions de recherche, nous proposons le terme raconter pour référer à l'activité narrative réelle et celui de raconté pour référer au produit sémiotique issu de cette activité. Raconter et raconté sont ainsi inextricablement liés : le raconter n'existe que parce que produisant du raconté, qui, en retour, n'existe que parce qu'il est le produit d'une activité narrative » (p. 56-57). L'originalité et la particularité de l'approche de G. Merminod viennent précisément de ce que dans son étude, il ne traite pas de la rédaction journalistique en tant que telle, mais uniquement des pratiques narratives qui l'entourent, l'accompagnent ou l'alimentent. Il retrace à sa manière les différentes étapes de l'histoire naturelle d'une nouvelle.

Dans le chapitre IX (p. 231-249), l'auteur s'intéresse particulièrement à la petite fabrique de l'information et surtout du compte rendu télévisé qui a été alimenté et modelé par un éventail de configurations narratives qui apparaissent et disparaissent au fil de la production de la nouvelle : « Au plan événementiel, des représentations synchrones ou asynchrones de ce qui s'est passé ; au plan expérientiel, des points de vue dénotant de rapports plus ou moins distants à ce qui a été vécu ; au plan chronotopique, des extensions spatiales, temporelles et actantielles de différentes ampleurs. Ces configurations narratives se sont constituées comme autant de possibles narratifs que le journaliste a choisi d'exploiter ou non » (p. 231). Le cœur de la recherche de G. Merminod se résume à une question centrale : « Que signifie raconter ? », sous-tendue par trois acceptions différentes (genre, ensemble d'informations, produit sémiotique) sous-tendues par des idéologies qui, elles-mêmes, « reposent sur trois piliers que l'on peut présenter comme suit : a) l'histoire doit être adéquate

contextuellement ; b) l'histoire doit présenter une "unité d'action" ; c) l'histoire doit être vraie » (p. 248).

Dans la conclusion générale (p. 251-256), G. Merminod pointe un relatif impensé de la recherche sur le fait narratif dans le journalisme. Même si la connaissance académique du raconter journalistique a globalement progressé, « cette connaissance a été principalement construite à partir de l'analyse de ce qui est diffusé sur la scène médiatique sans que soient véritablement pris en compte les processus et les conditions de production de l'information » (p. 253). En définitive, la nouvelle télévisée est le produit de la mise en réseau de multiples pratiques narratives qui vont de la simple évocation d'un événement à la discussion des versions alternatives d'une même histoire : « Ces pratiques se succèdent dans le cours d'une routine de travail composée tout d'abord de phases de préproduction où il est question de se préparer tant collectivement qu'individuellement à raconter une histoire (Scène I), puis de phases de production où il s'agit de rapporter ce que d'autres ont vécu en tenant compte des impératifs multimodaux de la télévision (Scènes II et III) » (p. 255). Ce livre éclaire la complexité de la tâche des journalistes qui projettent des configurations narratives pour reconstruire ce qui s'est passé et assurer leur mission d'information auprès de la population, tout en courant le risque de se laisser prendre au jeu de leurs propres histoires, le factice côtoyant le factuel.

Ce n'est pas là le moindre de ses intérêts que de donner à voir l'envers du décor de la fabrication de l'information télévisuelle et de fournir aux citoyens des clés pour comprendre le monde à travers le prisme des médias. Une lecture des plus stimulantes.

**Alexandre Eyries**

Université de Bourgogne Franche-Comté, Cimeos,  
F-25000 Besançon  
alex.eyries[at]yahoo.fr

**Danielle PAILLER, Anne-France KOGAN (dir.),  
*Entre réception et participation. Droits culturels et innovations sociales***

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020,  
224 pages

Cet ouvrage est l'un d'une série de trois issus d'un programme de recherche « Valeur(s) et utilité de la culture » piloté par le Granem, équipe d'accueil de l'université d'Angers, hébergé par la MSH Ange Guépin, financé par la région Pays de la Loire (2010-2016). Associant des laboratoires de l'université de